

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**IRINA
NIKOLAEVNA**

PAOLA CAPRIOLO

**IRINA
NIKOLAEVNA**

OU L'ART DU ROMAN

Traduit de l'italien
par Audrey Richaud



Traduit avec le concours du Centre
national du livre.

Ce livre a été traduit grâce à une
aide du ministère italien des Affaires
étrangères et de la Coopération
internationale.

Titre original :

Irina Nikolaevna o l'arte del romanzo

© 2023 Giunti Editore S.p.A./Bompiani,
Firenze-Milano. www.giunti.it

© 2024, Éditions Liana Levi,
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0803-6

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À Amalia Karolevna,
la sœur que j'ai choisie*

1

Sanremo, mi-septembre de l'an de grâce 1881 : une tendre journée ensoleillée, la mer calme, le ciel légèrement voilé par de minces nuages qui adoucissent l'air et l'ardeur des rayons. À l'unisson, les cloches viennent de sonner quatre coups du haut des vieilles églises citadines, des paroisses rupestres agrippées à flanc de montagnes, des chapelles disséminées le long de la côte, refuges privilégiés des ex-voto des marins. Dans ce nouveau silence suspendu, le carillon semble rester en attente et confier aux hommes le devoir de remplir le vide temporel, inévitable, qui envahit l'espace avant le coup suivant.

Et à présent ? dit ce silence. Que va-t-il

se passer à présent ? Ici, à Sanremo, il se passe beaucoup de choses d'une certaine manière, et à la fois, jamais rien. Des événements discrets, presque imperçus, tel celui qu'incarne, à n'en pas douter, la silhouette féminine sobrement vêtue d'une robe noisette, qui en ce moment même (à seize heures dix, toute personne en possession d'une montre pourrait le confirmer) franchit le portail de l'une des nombreuses villas, pas la plus somptueuse, qui bordent la voie romaine aux portes de la ville : un édifice brun, compact, hésitant entre maison et château, pourvu d'une tour crénelée purement ornementale, ainsi que d'une rangée de balcons blancs qui éclairent la façade à l'étage supérieur.

Au bout d'une brève allée odorante, la jeune femme sonne à la porte le plus naturellement du monde. Un majordome en livrée, peu engageant, l'accueille, avec

des manières expéditives adaptées à sa condition apparente et aux raisons de sa venue. Qu'importent les mots du serviteur prononcés en français, avec un fort accent britannique qu'il se serait certainement efforcé d'atténuer dans d'autres circonstances. Il faut seulement retenir que la jeune femme est conduite à l'étage et laissée sur le seuil d'un boudoir charmant, tapissé de soieries chinoises, depuis lequel une femme d'âge mûr assise sur un fauteuil lui adresse un léger signe d'encouragement.

— Lady Brown, je présume, dit-elle en pénétrant dans la pièce.

— C'est moi-même. Et à qui ai-je l'honneur... ?

— Irina Nikolaevna, pour vous servir, répond la nouvelle venue en prenant place sur le fauteuil que Lady Brown vient de lui indiquer juste en face du sien.

– Ah, une demoiselle russe ! dit la maîtresse de maison en jetant un coup d’œil rapide, mais affûté à la physiologie de la visiteuse. C’est curieux : je m’attendais plutôt à des aspirantes italiennes, ou françaises, mais vous, vous venez vraiment de loin, de très loin...

– Oh, milady, je crains de ne pas être un oiseau si rare : comme vous aurez eu l’occasion de le constater, Sanremo pulule de mes compatriotes.

– Oui, bien entendu...

Par délicatesse, Lady Brown s’abstient de faire remarquer à son interlocutrice que les Russes, ici à Sanremo, sont davantage connus pour loger dans de grands hôtels ou louer des villas, que pour rechercher un emploi. Irina Nikolaevna... et ensuite ? La dame se demande si son nom de famille lui a échappé ou si la jeune femme s’est réellement présentée uniquement par son nom et patronyme,

selon l'usage de son pays, sans se soucier d'ajouter quoi que ce soit.

– Irina Nikolaevna... ?

– Elle-même, milady. Pour vous servir.

Lady Brown n'ose pas insister. Quelque chose dans cette allure lui en ôte le courage : à commencer par sa manière de se tenir sur le fauteuil – ni rigide ni droite tel qu'on l'attendrait d'une candidate intimidée, mais pas non plus décontractée, comme une personne incapable de rester à sa place... Dans sa modeste petite robe, l'impression qu'elle donne est véritablement celle-ci : un oiseau rare, gracieusement perché sur un pan de nuage. L'élégante mesure de son maintien (sans parler du français qu'elle maîtrise à la perfection, contrairement à Lady Brown) dissuade celle-ci d'adopter avec elle les façons péremptoires que les circonstances permettraient.

Elle tourne son regard vers la fenêtre

comme pour y chercher de l'aide, et la mer lui renvoie, à travers les rideaux de soie, son éclat dense et imperturbable. À sa grande surprise, après quelques instants, la visiteuse elle-même la sort de l'embarras.

– Oh, Lady Brown, je suis vraiment impardonnable... Je suppose qu'après mon prénom et mon patronyme, vous attendiez mon nom de famille, et je serais très heureuse de vous le donner si seulement j'en avais la possibilité.

Un infime sentiment d'inquiétude s'insinue tout à coup dans l'esprit de la plus âgée des deux femmes.

– Pardonnez-moi, je crains de ne pas comprendre. Si vous en aviez la possibilité ? Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle ? J'ose espérer que vous aussi avez un nom de famille, comme tout le monde.

– Milady, dit Irina Nikolaevna en fixant

droit dans les yeux son interlocutrice pour la première fois, d'un regard ferme et mélancolique. Si vous avez l'intention d'insister sur ce point, vous m'obligeriez à mettre immédiatement un terme à la plus plaisante des conversations. Bien sûr, je possède moi aussi un nom de famille, comme tout le monde : celui sous lequel j'ai été déclarée à ma naissance. Et sur ce, j'ai l'honneur de vous saluer, Lady Brown, en vous souhaitant bonne chance dans la recherche de votre nouvelle dame de compagnie.

La jeune femme (*jeune femme* dans une large acception du terme, car à en croire l'estimation minutieuse de madame, elle doit avoir dépassé les vingt-cinq ans depuis un certain temps) se lève à ce moment-là, et plonge la maîtresse de maison dans un effarement inattendu.

– Je crains d'avoir été maladroite, dit

Lady Brown en l'imitant presque malgré elle. Je n'avais aucunement l'intention de vous offenser...

– M'offenser ? Oh, vous êtes trop bonne, n'ayez pas d'inquiétude. Voyez-vous, d'une certaine manière, on peut dire que je suis à la fois en deçà et en delà de toute offense.

Désorientée, Lady Brown retourne s'asseoir : la façon la plus rapide et efficace de pousser la jeune femme à en faire de même, et d'offrir un maigre soulagement à la sensation de vertige qui, à ces mots, l'a assaillie. Un curieux personnage, cette Irina Nikolaevna, dotée d'un charme discret, mais indiscutable, auquel il lui semble de plus en plus difficile de résister. Et dire qu'elle n'est même pas belle... non, on ne peut pas dire qu'elle le soit, réfléchit madame en s'efforçant de l'observer avec une saine distance critique. Gracieuse, tout au

plus, mais décidément trop maigre et avec les traits du visage trop irréguliers pour correspondre à un canon de beauté classique : les pommettes hautes et saillantes, le nez délicat, mais dont le bout à peine retroussé lui donne l'air un peu impertinent, comme si elle portait son chapeau de travers ; une peau assez pâle et veinée de bleu au niveau des tempes que sa coiffure laisse découvertes... sans parler de ses grands yeux noirs légèrement en amande que Lady Brown, bien qu'elle n'en ait jamais fait directement l'expérience, n'hésite pas à comparer en elle-même à ceux d'une panthère : un regard si vif et brillant qu'il en deviendrait indiscret, s'il n'était partiellement voilé par une rangée de cils fournie.

– En deçà et en delà... vous allez me donner le tournis, mademoiselle. N'y voyez là aucune impolitesse, mais en entretien avec une potentielle future